

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 15

Artikel: Pas encore gelés
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« un peu portés sur leur bouche », la pâtisserie qui accompagne le thé a pris le caractère d'une institution sociale que l'on n'aurait pas osé rêver aux derniers jours de « la Dame » vaudoise.

S. C.

Un tout fort. — Un tout jeune pasteur fut appelé à exercer son ministère dans une paroisse de campagne, dont, quinze ans auparavant, son père avait été le conducteur spirituel.

— Oh ! lui disait un jour un paysan, pou ce qui est de mossieu votre père, il était bien aimé ici. Faut dire qu'y se donnait beaucoup de peine, surtout pou les écoles. En commission scolaire, il a proposé bien des réformes qui, ma foi, étaient très nécessaires. On s'en est toujou bien trouvé.

— Oui, je sais, je sais, mon père s'est toujours beaucoup intéressé à tout ce qui touche au domaine scolaire.

— Oh ! pou ça oui ; y a pas à dire, en polygamie, c'était un tout fort.

LES SIRÈNES

I

O Léman ! quand ton flot s'abaisse et se soulève,
Comme le jeune sein d'une femme qui dort,
Et murmure la nuit, sur le sable des grèves,
Le chant de la sirène au poète qui rêve
En guidant son esquis loin des bruits de ton bord.
D'où me vient cet effroi dont l'âme est oppressée,
Ce désir mêlé de peine et de bonheur,
Quand ma frèle nacelle, à ton flot balancée,
Comme on berce un enfant, assoupit ma pensée
Et réveille mon cœur ?

La lune rêve au ciel et sa lumière exquise
Répand sur la nature une étrange langueur;
L'air est tiède et subtil; une légère brise
Vient caresser la lèvre : il semble qu'on se grise
D'une haleine d'amour et d'un parfum de fleur.

La lune te contemple, ô lac ! et ta surface
Baigne sa blanche image à l'ondoyant contour;
Sur la vague qui passe, elle glisse et s'enlace
Au reflet qui la suit, se sépare et s'efface;
Un autre prend sa place et s'enfuit à son tour.

Pour mon œil fasciné, ces clartés vaporesuses
Sont tes nymphes, ô lac, qui prennent leurs ébats,
Et la molle rumeur des vagues paresseuses
Chante comme un appel de lèvres amoureuses
Qui m'attirent sans cesse et me disent tout bas :

« Toi qui n'es pas heureux, plonge-toi dans nos [ondes !

Viens, nous t'y bercerons pour calmer ta douleur!
Viens, nous dirigerons nos courses vagabondes,
Au gré de tes désirs, dans ces cryptes profondes
Qui reflètent du ciel la joie et la couleur !

Là, pour mieux t'apaiser, d'une voix nonchalante,
Nous te dirons des chants de repos et d'oubli ;
La plus belle de nous et la plus consolante
Mèttra de longs baisers sur ta lèvre brûlante,
Et sa main sur ton front par le rêve pâli.

Quand tu seras lassé de notre folle ivresse,
Nous te prendrons enfin tour à tour dans nos bras,
Et nous te redirons la suprême tendresse
De la mère à l'enfant qui l'aime et la caresse,
La tête sur son sein... et tu t'endormiras !

II

Mais la nuit s'atténue :
C'est un rayon brillant
Qui perce au loin la nue
Qui point à l'orient ;
C'est enfin la lumière,
Le retour du soleil ;
C'est la nature entière
Qui chante le réveil ;
L'Alpe qui s'illumine,
Superbe en sa vigueur,
Et qui me dit : « domine
Les rêves de ton cœur !
Espère, agis et chante ;
Ainsi que moi sois fort ;
L'action est vivante ;
Le rêve c'est la mort ! »

T. R.

IENA DE BOCAN

M'EINLÉVAI que porrî vo dere porquie on lau z'avâi de *Bocan* quemet nom sobriquet, à cliau trâi frâre. Câ l'étant trâi ; Djedion, lo pe vilhio, Djan, que l'étai ào maitet, et Djabram lo dzouveno. L'étai Djedion à Bocan, Djan à Bocan, et Djabram à Bocan, et quand l'étant lè trâi, on lau desâi lè Bocan, tot cou. Crâo prau que cein étai vagnâi de vilhio, que lo rièr père-grand avâi z'on z'u gardâ iena de cliau bîte que chétant pas plie bon que ne faut. Ao bin, étant le pe-l'ître d'on velâdo qu'on lau desâi lè Bocan : tot cein sè pâo, lâi avâi tant de croûte leingue dein lo payf, lè z'autro iâdzo. Heureusement, qu'ao dzo de vouâ, avoué tote cliau z'écoule, lè croûte leingue sant gaillâ ào rebut ; mât tot parâi ein reste quauq'ene.

D'au, po ein reveni à noutrè Bocan, l'avant lau borni que l'avâi fulta de tsandzi. L'avâi mé de cinquante ans, on vilhio borni ein bou, tot pourrâi, plein de perte, que mimameint l'eintse tegnâi pe rein à la tchivra. Colâve pertot. L'arâi faiu tot refère à nâovo, ma lo père Bocan ne voliâve pas eimplèyf atant d'erdzeint po de l'iguié et sè décide à atsetâ la tchivra onnanâe et lo borni lè z'annâe d'aprî.

Justameint, à n'on velâdo pas bin illein, lâi avâi onna tchivra de borni à veindre que vagnâi d'onna carrière que l'avant folu avau et que sè voliâve pas refère. Atsé dan lo père Bocan que va fère on tor per lè et que l'atsite cliau tchivrâ, que pouâve bin dourâ oncora on par d'an, por cein que l'étai pas pâ tant croûte.

Lo dzo d'aprî l'einvouye sè trâi valet avoué on tsé à brancâ et lè bâo po amenâ clli l'affäre, onna puchinta tchivra, vâi ma fâi ! granta, bon bou, que l'étai pardieu pas trau d'itre traî po la tserdzi.

Quand lè que fut su lo tsè, bin calâie, mè trâi corps s'aguerliant per-dessus à cabelyon, Djedion ào maitet que tegnâi l'écoudjâ, Djan et Djabram dè coûte que subiavant : *Roulez tambours*. N'avant pas fê trâi ceint pâ que reincontrant sur certain faceu de per lè que s'appelâve Senaillon et que sè met à recassâ quemet se on lo gatoillive dèsô lè pâ.

— Eh ! Senaillon, qu'a-to tant à recassâlâ ? que l'ai diant dinso noutrè z'individu.

— Eh bin ! so repond Senaillon, su dza vilhio, ma lè tot parâi lo premi coup que vâio trâi bo-can dessu onna tchivra !

MARC A LOUIS.

La livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Un philosophe de Neuchâtel, Félix Bovet, par Paul Stauffer. — Enfant de commune. Roman, par T. Combe. (Troisième partie.) — L'initiative populaire en matière de législation fédérale, par Virgil Rossel, conseiller national.

— Les parc nationaux, par Henry Correvon. — Choses de Byzance, par A. Lombard. — Dora Kremer, Nouvelle, de H. Hyermans. (Troisième et dernière partie.) — Chroniques parisienne, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne.

PAS ENCORE GELÉS

Ca ne manque jamais ! D'ici trois ou quatre semaines, vous allez voir les journaux de toutes nuances, de tous formats, de tous pays, entonner d'un commun accord le petit couplet traditionnel des « Saints de glace ». Ils nous rediront pour la centième fois, — pour la centième ! allons donc, pour la millième fois ! — des choses que tout le monde sait sur le bout du doigt. Détails historiques, météorologiques, anecdotiques, toute la lyre, enfin. C'est la tradition ; ils n'y failliraient pas pour un coup de canon.

Et le bon public, qui, somme toute, est ce que l'ont fait les journaux, marche bénévolement. Il lit, relit, pour la centième fois le petit refrain traditionnel. Peut-être bien a-t-il pour

excuse l'espérance chimérique de trouver dans cette lecture quelque détail inédit ou de lui encore ignoré, tout au moins.

Il y a comme ça, dans le cours de l'année, quelques dates, quelques événements qui jouissent de ce privilège de marquer, à chaque retour, leur passage dans les journaux. Ainsi, par exemple, Noël, ses petits sapins, sa bûche, son oie traditionnels, Pâques et ses œufs, le Nouvel-An des Juifs, etc.

Tout cela ne prouve-t-il pas de façon éclatante l'embarras où se trouvent souvent messieurs les journalistes de servir à leurs lecteurs le menu attendu plus impatiemment chaque jour.

Et puisqu'il faut absolument passer par là, voici quelques renseignements intéressants sur les variations de la température. Pour mince qu'il soit, le *Conteur* aura au moins le mérite d'être venu beau premier, cette année. D'ailleurs, il ne s'agit pas précisément ici des fauves saints de glace.

C'est devenu, en quelque sorte, une vérité courante que les saisons sont aujourd'hui plus rigoureuses qu'autrefois ; et même le refroidissement de notre globe est considéré comme un fait indéniable.

Suivant les opinions recueillies par un professeur d'histoire naturelle, qui a mené, dans les campagnes, une enquête sur ce sujet, l'abaissement de la température depuis une trentaine d'années est constaté par la transformation des cultures.

La terre ne donne plus aujourd'hui les mêmes produits que jadis ; tel produit qui venait bien dans les champs n'y mûrit plus et disparaît chassé par le froid. C'est ainsi que peu à peu la limite des vignobles tend à reculer dans le Midi, tandis que les essences du Nord gagnent du terrain.

Dans le département de l'Aisne, par exemple, l'enquêteur a vu des espaces couverts de blé où la vigne mûrissait autrefois et donnait de lucratives vendanges ; et les paysans interrogés ont tous répondu que cette substitution s'était imposée aux propriétaires par le refroidissement du climat. Le soleil, disaient-ils, ne veut plus chauffer.

Ailleurs, le maître, d'auberge, en servant le vin du pays, prévenait d'un air navré les consommateurs qu'il fallait se dépêcher d'en boire, parce que la terre n'en produirait plus.

Il faut, disait-il, désormais chez nous renoncer à la vigne et semer à la place des pommes de terre ou du blé ; plus moyen de faire du vin ; les gelées gâtent tout et les grappes ne mûrissent plus.

Dans cette région, il y a beaucoup de villages où les paysans, qui buvaient jusqu'à ces dernières années du vin, boivent maintenant du cidre.

C'est donc l'avis général que les cultures exigeant un degré de température un peu élevé tendent à disparaître de nos climats ; d'où cette conclusion que la Terre se refroidit. Mais en somme, jusqu'ici du moins, cette assertion repose sur les résultats d'une enquête menée rapidement et limitée à une région particulière. Il n'y a rien là qui ressemble à une certitude scientifiquement établie.

L'Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris qui tient un registre non seulement des températures constatées, mais encore de toutes les variations météorologiques dont la connaissance peut être utile avait dressé un tableau des températures les plus basses observées chaque année. Les indications de ce tableau sont d'autant plus intéressantes qu'elles portent sur près de deux siècles. Il commence en effet à l'année 1699.

Dans cette période de deux cents ans, la température la plus basse qui ait été observée fut celle du 25 janvier 1795 qui atteignit 23 degrés 5 dixièmes. Vient ensuite le 10 décembre 1879,

3 degrés; puis le 31 décembre 1789 et le 9 décembre 1871, avec 21 degrés.

La moyenne de la température a un peu varié. Pendant les premiers trente ans (1699 à 1730) la moyenne a été de 7 degrés au-dessous de zéro; pendant les trente années suivantes, de 9 degrés 9 dixièmes; puis de 11 degrés 8 dixièmes, de 10 degrés 6 dixièmes, de 9 degrés 8 dixièmes le 1820 à 1855 et de 10 degrés de 1856 à 1891.

La statistique prouve donc que la température, depuis deux siècles, s'est légèrement modifiée, mais dans le sens de l'adoucissement, contrairement à l'opinion généralement répandue et aux observations recueillies dans les campagnes.

Allons, tant mieux! Mais c'est égal, le temps de la froidure est toujours trop long, n'en déplaise aux skieurs, patineurs, lugeurs, etc.

Compte à demi. — Un journal publiait, l'autre jour, l'annonce que voici :

« Un monsieur, ayant perdu la jambe droite, demande à faire la connaissance d'un monsieur à qui il manque la jambe gauche, afin de s'associer à lui pour l'acquisition de chaussettes et de bottines. Pointure : onze pouces et demi. »

C'était un journal américain.

LE VAINQUEUR DU MONT-BLANC¹

(Fin.)

Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous étions obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau; de dix minutes nous ne pûmes nous relever; le vent fouettait la montagne et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la liaison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais, pendant ce temps, qu'à la marchande qui, cette heure, devait regarder le dôme du Goûter; aussi, au premier répit que nous donna la bise, je le relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvinmes insi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village; arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les étoiles pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçumes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel; eux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

» Cependant Paccard avait usé toute son énergie pour nous remettre sur pieds, et ni les encouragements que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension, près que j'eus éprouvé toute mon éloquence et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se mettre le plus chaudement possible et de se donner un mouvement; il m'écoutait sans m'entendre et répondait «oui, oui», pour se débarrasser de moi. Je compris qu'il devait souffrir du froid. J'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille que je partis seul, en lui disant que je reviendrais le chercher.

» — Oui, oui, me répondit-il.

» Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis que, au lieu de courir et de battre la semelle, il s'était assis le dos à vent; c'était déjà une précaution.

Victoire!

« A compter de ce moment, la route ne présentait qu'une grande difficulté; mais, à mesure que je l'élèvais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter comme un phthisique. Il me semblait que je avais plus de poumons et que ma poitrine était de; je pliai alors mon mouschou comme une cra-

¹ Impressions de voyage en Suisse, par Alexandre Dumas. (Calmann-Lévy, éditeurs, Paris.)

vate, je le nouai sur ma bouche et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus, je mis une heure à faire un petit quart de lieue; je marchais le front baissé; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

» Alors je retournai les yeux autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir; j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah!

» Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

» Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout racorni sur lui-même, comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le pria sous les épaules et lui fis faire quelques pas; il était comme abruti et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant, le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang.

» A six heures passées, nous étions sur le sommet du Mont-Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neuchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes, toute moutonneuse, et, au delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gênes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout; quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

» Il était sept heures du soir; nous n'avions plus que deux heures et demie de jour; il fallait partir. Je repris Paccard par dessous le bras; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre.

» La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait; à chaque instant, Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mimes le pied sur la terre; il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération de soleil; alors je permis à Paccard de s'arrêter et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans la couverture, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes. Il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige; le remède n'était pas loin. Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang

revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulaï mon poudlard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

» Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.

» — C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux et je ne vois pas le jour; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux.

» Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux du grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaien beau-coup plus.

» — Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat!... Comment vais-je faire pour descendre? continua-t-il.

» — Prenez la bretelle de mon sac et marchez derrière moi, voilà un moyen.

» C'est ainsi que nous descendîmes et arrivâmes au village de la Côte.

» Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagnait sa maison en trottinant avec son bâton, et je revins chez moi; c'est alors seulement que je me vis.

» Je n'étais pas reconnaissable; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

» Quatre jours après, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont Blanc; il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

» — Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle?

» — Ah! oui, aveugle! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement, il avait les yeux diablement rouges.

» — Des suites de son ascension?

» — Oh! que non!

» — Et de quoi alors?

» — Le bonhomme levait un peu le coude...

» En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

Opéra. — C'est mardi prochain, 12 avril, que s'ouvrira la saison d'opéra. A Lausanne, on aime l'opéra, aussi l'impatience est-elle grande dans le public; d'autant plus grande que le répertoire est fort alléchant et que nos nouveaux artistes — car ce sont des nouveaux, presque tous — nous arrivent précédés d'une sérieuse renommée.

Au nombre des nouveautés qui nous sont promises, citons les *Armaillis*, de Gustave Doret, avec deux décors neufs de Jusseaume, peintre-décorateur de l'Opéra Comique de Paris, et le *Cheminée* de Riehen, musique de Xavier Leroux.

Le directeur est M. Bonarel, les régisseurs, MM. Viroux et Sigaud, le premier chef d'orchestre, M. Barras, tous d'anciennes et bonnes connaissances.

Mardi, pour l'ouverture, *Manon*, de Massenet. Messames, Messieurs, à vos places!

Kursaal. — Le nouvel acte de la Revue: *Il pleut Bergères!*..., dont le décor représente les Galeries du Commerce, a un gros succès. Les chansons sur : la liquidation des congrégations; le deuxième tunnel du Simplon; les flâneuses lausannoises; et la fin du monde par la comète, sont très applaudis, ainsi que le ballet des Morgenstern de la Bourgeoise, et des Ecossais des Amis-Gyms. La revue s'achemine allégrement vers la cinquantième. Dimanche, matinée et soirée.

Aliments pour enfants.

Faites bouillir pendant 8 minutes deux cuillerées d'eau, 1/4 litre de lait, deux cuillerées de Maïzena délayée avec un peu de sucre. Chaud, ce mélange doit avoir la consistance de la crème de lait. Pour les enfants d'un an ou plus âgés, l'on peut employer du lait seul et faire la crème un peu plus épaisse. Il est absolument nécessaire d'employer du bon lait doux non écrémé.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.